

Kate Quilliec

Bientôt la fin



Kate Quilliec

Bientôt la fin

© Kate Quilliec, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7114-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux personnes qui veulent changer le monde,
Pour continuer à suivre leurs rêves.*

Chap. 1. Rédiger un cahier de doléances

Il faisait chaud dans la salle enfumée du presbytère. Un feu devenu inutile continuait de ronfler dans la cheminée tandis que la fumée des pipes se mêlait aux odeurs de sueur de corps trop serrés. Quelqu'un avait tenté d'ouvrir une fenêtre. Les rafales de vent et de pluie de ce triste mois de mars s'étaient rapidement engouffrées dans la petite pièce, tournant brusquement les précieuses pages du cahier qui les réunissaient tous ici. On s'était empressé de la refermer.

Malgré l'espace exigü, malgré la chaleur étouffante, aucun de ces hommes n'aurait cédé sa place. Tous avaient leur mot à dire. Chacun voulait entendre de ses propres oreilles le moindre propos tenu entre ces murs. Tout se jouait maintenant.

Julien, leur jeune curé, écrivait sous leur dictée.

Il avait remplacé le vieil André quelques mois plus tôt, quand celui-ci s'était retiré, trop fatigué pour continuer à courir la campagne visiter ses ouailles. Auparavant, il servait dans une paroisse voisine, mais il était un enfant du village. Tout le monde savait, lorsqu'il était parti au séminaire, qu'il reviendrait pour lui succéder.

Succéder était le bon terme. On soupçonnait fort qu'André soit le véritable père de Julien. Quelques mois avant sa naissance, Mathieu, qui approchait la cinquantaine sans que jamais son épouse ne lui ait donné d'enfant, dut faire face à la disparition inexplicable de son épouse. Anna, à peine plus jeune que son mari, quitta le village en compagnie de la gouvernante du curé, une belle femme entrée à son service dix ans plus tôt. Lorsque les deux femmes réapparurent, elles étaient accompagnées d'un nourrisson aux grands yeux sombres, doux et curieux. Anna l'installa chez elle, dans le petit berceau qui attendait vainement un occupant depuis quinze ans.

Le jour-même de leur retour, Mathieu courrait d'une chaumière à l'autre, annonçant à qui voulait l'entendre qu'il avait un fils. André s'empressa de rendre visite à l'enfant du miracle, sur lequel la fermière et la servante veillaient avec tendresse. Quand enfin la nuit tomba sur cette journée de retrouvailles, les deux hommes et les deux femmes regardaient encore le petit être endormi, inconscient des passions comme des discussions qui saluaient son arrivée.

Si certains émirent d'abord des doutes sur la filiation du nouvel arrivant, au fil du temps, le laxisme dont André faisait preuve à l'égard de Julien quand il

chahutait au catéchisme, lui si sévère d'habitude, la tendresse qui baignait ses yeux lorsqu'ils se posaient sur lui, bâtaient en brèche les convictions même des plus défiants. On ne le disait pas devant Mathieu, mais il fallait se rendre à l'évidence. Julien était le fils d'André. Et c'était tout naturellement qu'il avait suivi les traces de son père, quand il avait eu l'âge de partir étudier.

Il était revenu au village, et on ne s'en plaignait pas. Il avait toujours été un gars travailleur, prêt à rendre service à la ferme de son père adoptif comme à celle des voisins.

Il était donc logique pour les habitants du village de le pousser à se présenter comme député du tiers-état lorsque, en décembre dernier, Louis XVI avait annoncé qu'il réunirait les états généraux. Il était un peu connu dans le canton, pour avoir servi ici et là avant de venir prendre la chaire du père André. On le savait fiable, plutôt bon orateur, il avait été élu sans difficulté¹.

À présent, dans la salle surchauffée, les hommes dictaient les doléances qu'il allait devoir porter, avec ses 577 collègues, devant le roi. Assis à sa table, il tâchait d'écrire de son mieux dans le gros cahier ouvert devant lui, sans oublier personne.

La buée couvrait les vitres. Le givre commençait à s'y mettre aussi, à mesure que le soir tombait. Personne ne quittait la pièce, chacun voulait vérifier que ses propos avaient bien été notés. Le cahier passait parfois de mains en mains, bien que les trois quarts des personnes assemblées ici ne sachent pas lire. Julien n'osait pas leur dire que ce précieux cahier, qu'ils maniaient avec une sorte de révérence malgré leur empressement, ne serait qu'un parmi d'autres, que tous leurs propos si éclairés, si indispensables, seraient résumés et noyés dans un cahier plus grand. Leur enthousiasme était trop communicatif.

À ses côtés, Jean veillait à maintenir un espace libre autour de lui, afin qu'il ne soit pas gêné dans ses mouvements. À plusieurs reprises, il lui sauva la mise en rattrapant de justesse son encrier.

Aussi loin qu'il se souvienne, Jean avait été son ami.

Quand ils étaient enfants, celui-ci était toujours prêt à lever les poings pour le défendre quand les autres tentaient de se moquer de l'incertitude de sa naissance. « Fils de cureton, bâtard... » À peine le mot était-il prononcé que son auteur se retrouvait étalé au sol, la joue tournant au violet ou le nez ensanglanté. Julien aurait préféré que Jean laisse tomber. La violence lui répugnait, et il savait

qu'avec le temps, les insultes cesseraient. Malgré tout, au fond de lui, il aimait voir son ami prendre son parti. Car, à l'époque, il n'y avait bien que lui pour le soutenir parmi leurs camarades.

Les choses avaient bien changé, aujourd'hui. Député, investi de la confiance de tous les hommes ici présents, et même d'absents.

Et Jean, toujours fidèle au poste, s'enorgueillissant de compter comme le plus ancien et le plus proche ami de l'homme d'importance qu'il était devenu. Il ne pourrait pas le suivre à Paris. Il le regrettait. Mais il recevrait ses courriers tenant informés ses électeurs du déroulement des états généraux et serait chargé d'en faire la lecture à leurs concitoyens.

Finalement, Julien avait bien fait de l'empêcher de faire l'école buissonnière, lorsque ses parents avaient eu l'idée de l'envoyer apprendre à lire et à parler un peu français. Il n'y était pas resté bien longtemps, mais suffisamment pour comprendre les lettres que Julien lui enverrait. Il n'aurait qu'à les déchiffrer la veille et s'entraîner un peu, l'illusion serait parfaite !

*

La soirée était bien avancée lorsque les derniers hommes sortirent du presbytère. À la lueur d'une bougie à moitié fondue, Julien rangea avec précaution le cahier dans un secrétaire, à côté de son missel. Jean remit quelques bûches dans le feu et ouvrit la fenêtre. Le vent s'était calmé. La pluie tombait toujours, on l'entendait rebondir sur les tuiles en ardoise. Il souffla.

— Sacrée journée, hein ?

Julien leva vers lui des yeux fatigués, hochant la tête.

— J'ai la main en marmelade, je ne vais plus pouvoir tenir la moindre plume pendant au moins un mois, avec tout ce qu'ils m'ont fait noter depuis ce matin !

— Pas de blagues ! En mai, c'est tous les jours que tu m'écris pour me tenir au courant de ce qui se passe !

— Haha ! Ne t'inquiète pas, je serai remis d'ici là. Mais je ne pense pas que j'aurai de quoi t'écrire tous les jours. Dans ce genre de réunion, les discussions se répètent, ça avance lentement. Si ça avance ! Et puis, je ne suis pas si riche pour acheter autant de papier !

— On se cotisera tous pour te le payer, si c'est que ça. Moi, je crois que tu auras bien de quoi remplir mes lettres. Les choses changent vite, en ce moment. Tu te souviens, il y a deux mois, quand on est allés à Rennes ?

Chap. 2 Les journées des Bricoles

Fin janvier, les deux hommes s'étaient rendus à Rennes car Julien espérait y entendre des informations qui ne seraient pas parvenues jusqu'à leur village. Pas encore élu, il voulait se confronter à l'effervescence qui commençait à poindre dans plusieurs villes du royaume. Rennes était habituée aux événements politiques, c'était elle qui accueillait les États de Bretagne tous les deux ans.

Enfin, en temps normal. Ils auraient dû se tenir cette année, mais Louis XVI les avait suspendus au début du mois. Il craignait que les dissensions entre les nobles et les bourgeois ne viennent porter un nouveau coup à son autorité. Ceux-ci insistaient pour une réforme. Ils voulaient que les députés du tiers-état soient désormais aussi nombreux que ceux des deux autres ordres réunis. Bien sûr, les nobles n'étaient pas d'accord et tenaient à ce que les États aient lieu selon leur forme traditionnelle.

Les esprits n'étaient pas prêts de se calmer... Une bonne raison pour y aller ! En plus, si l'on marchait d'un bon pas, il suffisait de trois jours pour s'y rendre depuis leur village.

Jean ne s'était pour ainsi dire jamais éloigné d'Elven. Il avait dans un premier temps tenté de dissuader son ami d'entreprendre ce voyage. Finalement, devant la persévérance de Julien, décidé à partir seul s'il le fallait, il avait cédé.

Ils arrivèrent le 24 janvier. Dès le lendemain, ils eurent connaissance de billets courant la ville pour convoquer artisans et ouvriers à protester contre le prix du pain. Quelqu'un, en leur en donnant un, leur glissa de l'argent, pour les motiver à lancer une émeute. Julien les repoussa vertement, lui, son billet, et son argent.

— Il nous prend pour des artisans, expliqua-t-il à Jean. Les nobles essaient de monter les petits travailleurs contre les bourgeois, pour décrédibiliser leurs demandes de réformes.

— Hé ben, toi qui voulais voir de l'action, tu vas être servi, je crois...

Julien haussa les épaules.

Au matin du 26, ils étaient tous deux présents sur le Champ Montmorin², au milieu des domestiques et des ouvriers.

Ils patientaient depuis une heure ou deux lorsqu'Heulodais, le portier à la Commission intermédiaire des États de Bretagne, jugeant que la foule était suffisamment grosse, escalada une caisse pour y lire publiquement un mémoire réclamant la baisse du prix du pain. Il proposa ensuite d'aller au Parlement

porter leurs plaintes. Trois magistrats le reçurent et promirent de baisser le prix du pain. La foule applaudit.

Jean applaudit comme les autres. Si le Breton était sa langue maternelle, il avait suffisamment entendu parler français, à l'école et même au village, pour le comprendre. Elven n'était pas si éloigné de la frontière francophone, il n'était pas rare d'y croiser des étrangers non bretonnants. Malgré cela, il n'était pas sûr d'avoir bien compris tout ce qui se tramait en cet instant. Tous ces gens étaient-ils vraiment sincères dans leurs déclarations ?

Il n'eut pas eu l'opportunité de se poser la question trop longtemps.

Julien et lui se tenaient au bas de la place du Palais³, assez loin des discours mais juste à côté du café de l'Union, quartier général des étudiants en droit. Ceux-ci criaient plus fort que n'importe qui, se faisant remarquer outre mesure. Alors que la foule commençait à se disperser, les deux amis virent une bande de valets se saisir de bûches et se mettre à frapper tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient s'apparenter à des étudiants.

En effet, les valets, victimes des sarcasmes de ces jeunes gens à cause de leur proximité avec les idées de leurs maîtres, avaient décidé ce jour-là d'exprimer violemment leur mécontentement. Les jeunes gens en question, la surprise des premiers coups passée, s'armèrent à leur tour et envoyèrent dans les villes voisines des émissaires appeler la confrérie à l'aide. Dans la bagarre, Julien avait reçu un coup de bâton sur le crâne. Sonné, mais pas assommé, il fut tiré hors de la mêlée par Jean, qui bouscula indifféremment tous ceux qui lui barraient la route.

Pris à parti par deux valets et un étudiant fâchés d'être séparés par son passage, il parvint à éviter les engagements et à ramener son curé à l'auberge où ils logeaient.

— On devrait peut-être rentrer chez nous ? suggéra-t-il en appliquant des linges mouillés sur la blessure de son ami. Ça commence à chauffer un peu trop par ici...

Julien tâta le sommet de sa tête.

— Ça n'a pas l'air trop grave... On va continuer.

Jean haussa les épaules. S'il y tenait...

— Essaie de ne pas nous amener trop près des bagarres, la prochaine fois. J'ai cru qu'on allait finir écrasés et que j'allais devoir t'abandonner pour m'en

sortir !

Julien sourit. Il savait qu'il aurait préféré finir écrasé que de le laisser sur le pavé.

*

Le 27, ils étaient de nouveau au milieu de l'effervescence des rues, tournant autour de la place du Palais pour voir si d'autres événements feraient leur apparition.

Leur attente ne fut pas trompée. Dans l'après-midi, ils virent débarquer au café de l'Union un ouvrier teinturier blessé à la main. Il venait d'être agressé par des valets qui l'avaient vu le matin même à la faculté de Droit. Bien sûr, les étudiants coururent réclamer justice au Palais, où M. de Medesse, le chef de la maréchaussée, tenta de parlementer avec eux.

Julien essaya de s'approcher pour entendre ce qu'ils pouvaient bien se raconter, mais Jean, qui surveillait les alentours, revint en courant vers lui. Il fallait quitter les lieux au plus vite : il venait de voir une vingtaine de nobles arriver des Cordeliers, armés.

Ils eurent à peine le temps de se mettre à l'abri dans une rue adjacente que des coups de feu éclatèrent. Derrière eux, une bande de jeunes gens à l'air aristocrate déboula, passant en coup de vent. De l'autre côté de la place, une seconde bande, à l'air plutôt étudiant cette fois, arrivait en courant.

Jean ne laissa pas le choix à son ami. Il l'entraîna vers leur auberge, où ils se réfugièrent pour le reste de la journée. Julien se planta derrière une fenêtre déterminé à assister aux événements malgré la prudence de son compagnon. Le magasin de la milice fut dépouillé de ses fusils. Les combats durèrent jusqu'au soir.

Lorsque les clameurs se raréfièrent, Julien tint à retourner dans les rues pour se rendre compte de l'issue de cette bataille. Une soixantaine de blessés, un garçon boucher et deux aristocrates morts.

Il en avait assez vu. Le lendemain, alors que quatre cents grenadiers et chasseurs prenaient position sur la place du Palais et que M. de Thiard cherchait à apaiser les esprits malgré l'arrivée de contingents envoyés par les étudiants de Nantes et de Saint-Malo, les deux amis reprirent la route vers Elven.